

## Le calme et le doute

Bertrand Laverdure

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2000). Le calme et le doute. *Moebius*, (85), 87–92.

BERTRAND LAVERDURE

*Le calme et le doute*

*[...] cette très calme habitation de l'histoire*  
Marie Uguay

Se donner à l'écriture comme on se donne à l'espoir est un geste périlleux. Se lancer dans cette espèce de brouillard que l'on appelle la littérature en brandissant quelques amulettes ou objets de dévotion pour favoriser notre salut reste pathétique. Rien n'est plus saugrenu que d'entretenir la croyance selon laquelle la littérature, l'excellente littérature sauve celui qui l'écrit, celui qui la compose. Personne n'est à l'abri des malheurs et personne ne viendra, qui que l'on soit ou quoi que nous ayons écrit, nous délivrer des tourments inévitables que la mort nous réserve.

L'écrivain est un carrefour de paradoxes et de volte-face, d'envies messianiques et de promesses glorieuses, de mesquineries infantiles et de tisons de sainteté. L'écrivain est au centre de tout ce qui relève du mal, du réalisme, et recherche aveuglément les voies inusitées et complexes de l'empathie. Devant une feuille de papier ou devant l'écran de son ordinateur, l'écrivain s'adonne à une tâche excessivement individualiste, absolument personnelle qui n'a d'égale que ce que le poids de la liberté peut signifier pour quelqu'un qui a connu l'esclavage.

Du moment où l'écrivain saisit qu'il détient une parcelle de ce que l'on nomme la liberté, qu'en fait-il? Comment répondre aux exigences littéraires tacites que nous ont léguées des siècles de littérature et en même temps utiliser cette liberté, ce privilège inouï de dire sans restriction tout ce qui nous préoccupe, tout ce qui nous vient à l'esprit?

L'utopie libertaire, faut-il tout de même le rappeler, camoufle inévitablement le désarroi de ceux et celles qui ne sauront jamais dire convenablement et de façon à être entendus ce qu'ils croient, ce qu'ils imaginent ou ce qu'ils désirent. La liberté n'appartient en fait qu'à ceux qui savent user de filtres pour l'exprimer clairement.

L'écrivain est un manipulateur de filtres.

Toute la vie de l'écrivain se résume à trouver les filtres qui exprimeront le mieux ce qu'il désire que l'on note, que l'on perçoive dans ses écrits.

Chaque filtre, petites touches par petites touches, viendra ajouter au portrait authentique de l'écrivain cette rondeur et cette fraîcheur qui concourront à le dépeindre solide et opaque.

Le filtre a comme fonction de retenir ce qui nous repousse; il est un instrument disciplinaire, une contrainte intériorisée. Aucun écrivain n'y échappe.

Comme tant d'autres, je peux retrouver dans ce que j'écris un programme d'éthique littéraire. Bien que toute cette entreprise reste diffuse et souterraine, elle n'en est pas moins réellement effective, réellement en fonction. La colère, le mépris, l'excès agressif et l'hystérie automatique en littérature me navrent.

Les écritures de la colère, de l'indignation et du mépris sont effectivement devenues pour moi des repoussoirs fréquents. Sur la page, je filtre immédiatement l'apparition de tels écueils.

Pourquoi user d'une telle censure personnelle, me direz-vous? La littérature ne regorge-t-elle pas de cas où les écrits polémiques, colériques, vindicatifs ou empreints d'une «haine» vigoureuse ont produit de délicieux chefs-d'œuvre? Pensons seulement aux œuvres de Sade, Bernhard, Nietzsche ou Céline.

L'essentiel, dans ce cas-ci, est de considérer ce que l'on peut transmettre le plus adéquatement possible et de s'y résoudre. Les écrivains de l'indignation ou de la colère ont comme particularité commune de défendre une vision définie, une hérésie quelconque avec la verve et le naturel de ceux qui savent, de ceux qui ont diagnostiqué une tumeur à extraire. La certitude qui les

habite les blinde, les galvanise, les protège. Pour les écrivains du doute, le processus est plus douloureux. Je fais partie de ceux-là. Je suis un écrivain du doute, de l'indécision malade, et de la souffrance inévitable qui naît de toutes ces tergiversations. Je ne pourrais me permettre de détester qui que ce soit sans me plonger du même coup dans un océan de remords et de culpabilité qui viendraient me hanter après coup.

Sous l'effet de la colère ou de l'indignation, notre esprit fonctionne différemment et les voies qu'il emprunte ne conviennent pas à tous. Il est donc nécessaire pour certains d'effacer au fur et à mesure qu'ils écrivent les traces de ces émotions parasites. Un écrivain du doute perpétuel recherche la justesse dans l'effort, le travail. Il souhaite atteindre un équilibre précaire entre les diverses sollicitudes qu'il noue et la fugacité des trop peu nombreuses certitudes qu'il rencontre. Beaucoup d'écrivains procèdent ainsi. Il n'y a rien d'étrange dans ce que j'énonce.

Le calme construit avec plus d'intelligence sur l'éphémère et l'instable. Sa fumée tendre et ses volutes lentes et mates viennent se substituer aux certitudes manquantes et aux attaches déficientes. Par de multiples percées et avec l'aide du temps, les bénéfices de sa présence se font tranquillement sentir et en viennent à soigner le texte, le couvrant par endroits d'une peau ignifuge et résistante.

Aucune garantie de longévité n'est rattachée à ses épiphanies, bien que le calme de l'écriture ne gêne habituellement pas le passage du temps.

La littérature ne sauve personne et n'a jamais eu de mission rédemptrice bien certifiée. Les écrivains, certes, usent de stratagèmes multiples, de filtres divers afin de toucher à un résultat attendu, à ce qu'ils ont cru entrevoir déjà réalisé et qu'ils essaient de reproduire le plus fidèlement possible en acceptant les contraintes du temps. Prémuni contre les effets de mode et les colères momentanées, l'écrivain d'aujourd'hui n'a plus le choix: il doit un jour ou l'autre réussir à se mesurer à lui-même; réussir à trouver seul cette petite absence de

transcendance ou cette quintessence personnelle qui jouera cet important rôle de premier moteur de ses textes. Sans avoir au préalable accepté la présence de ce calme profond et opaque dans lequel les œuvres authentiques prennent forme, cette entreprise peut se transformer en un cauchemar harassant.

Le côté maniaque de la réécriture et la méditation exigeante que demande toute expression juste du flux émotionnel qui nous particularise restent nécessaires à toute entreprise littéraire digne de ce nom.

Mais ces travaux d'ateliers et ces plongées introspectives ne rapportent rien s'ils ne sont pas jumelés à la présence rassurante du calme.

La littérature ne recherche pas l'inertie, l'immobilisme mais une espèce de sagesse sans morale, une espèce d'éthique sans principes universels. Le calme répond à certaines de ces attentes. Il vient adoucir les arêtes des emportements, du grotesque, tout en tonifiant le propos d'appuis esthétiques et de lenteur réfléchie.

On ne finit jamais de mieux écrire. La création littéraire est un processus sans fin et les douleurs qu'entraînent l'autocritique et la manipulation des filtres qui forment notre personnalité littéraire ne prémunissent pas contre le ridicule ni les échecs. Un paquet de feuilles ne sera jamais une authentique copie de ce que nous sommes. Mais l'écrivain, s'il parvient avec habileté à user des filtres qui le révèlent, et s'il vénère consciencieusement la profondeur que l'on associe au calme, ne peut que s'affranchir des excès dévastateurs, trop acides, trop prompts, trop approximatifs. L'écrivain d'aujourd'hui n'a pas avantage à crier, à vociférer afin d'étouffer les bruits de l'abondance. L'écrivain n'a pas à restituer les flux désolants et insondables de ce que l'on affiche, de ce que l'on diffuse. Tous ces bruits lui disent à répétition l'inanité même de leur cohorte précipitée et agressive, le vide banal et réconfortant des belles habitudes que nous avons. Les irritations et les énervements, les indignations et les rougeurs colériques ne font qu'affronter les coups du sort sans y remédier vraiment.

L'écrivain d'aujourd'hui devrait souhaiter atteindre cette patience excessive, ce calme formateur, qui font que les œuvres s'inscrivent naturellement dans la durée ou meurent sans peine.

